

La bande dessinée en France

Quatre femmes en colère

par Hélène Lazar



Janvier 1985. Le petit monde apparemment sans histoire de la bande dessinée française est agité de remous. Quatre femmes publient dans le journal *Le Monde* un manifeste qui dénonce la banalisation du sexisme et de la violence dans la BD, et le retour, sous couvert de nouveauté, «des plus vieux et des plus crasseux fantasmes machos». Elles ne mâchent pas leurs mots, ces dames de la BD, et leur manifeste fait l'effet d'un pavé dans la mare au moment où à Angoulême, le président de la République vient de consacrer officiellement, par sa présence au Festival de la BD, l'importance de cette forme d'expression. Quatre femmes en colère : Jeanne Puchol, Nicole Claveloux, Florence Cestac et Chantal Montellier. Cette dernière est la plus connue : elle a publié une dizaine d'albums aux Humanoïdes associés : son travail original et exigeant lui a permis de conquérir un public qui lui est resté fidèle ; c'est elle qui est à l'origine du manifeste. Les trois autres ont peu publié pour des raisons dont on reparlera.

Quelles sont les cibles visées par le manifeste ? Les journaux de BD qui, comme *l'Écho des Savanes* ou *Charlie Mensuel*, se sont adonnés à la porno racoleuse après avoir été rachetés par «des marchands de soupe», selon l'expression de Florence Cestac. Pour Bruno Lecigne, qui a soutenu le manifeste et qui collabore aux *Cahiers de la BD*, c'est à la fin des années 70 que les choses ont basculé. À une BD qui avait profité de l'essor culturel de l'après-68 succède une BD marchandise

«où tout est calibré : la formule des albums, le type du récit. La création est laminée par la concurrence entre trois ou quatre grands groupes».

Vendeurs de fesses

L'histoire de *l'Écho des Savanes* est exemplaire : fondé en 1972 par Gotlib, Bretecher et Mandryka, *l'Écho* est d'abord une toute petite revue éditée à compte d'auteur puis devient un mensuel populaire qui, avec des hauts et des bas, sert de support à une BD variée et en général créative. En 1982, *l'Écho* est racheté par le groupe Albin Michel. En même temps, on confie la gestion financière du journal à Filipacchi (*Lui, F Magazine*). Le changement ne se fait pas attendre : «l'accrocheur et l'attrape-con», pour reprendre les termes du manifeste, deviennent la règle générale. Des fesses et des seins sur chaque couverture. Un dossier du mois tournant autour du même sujet et, pour clôturer le tout, une rubrique régulière à laquelle rien ne vous empêche de participer : «Le strip-tease des copines»...

«Filipacchi n'est pas un enfant de chœur, remarque Chantal Montellier : il applique à *l'Écho des Savanes* les mêmes recettes que celles qu'il a appliquées à ses autres journaux. D'ailleurs, ça marche très bien. C'est aujourd'hui le journal de BD qui se vend le mieux et de très très loin.» La BD pour adultes a toujours été un fief masculin – par ses auteurs et par ses lecteurs – et ce n'est pas la nouvelle formule de *l'Écho des Savanes* qui risque de changer la tendance ! Il suffit d'ailleurs de jeter un oeil sur les publicités de ce

journal pour s'en assurer : cigarettes, after shave et matériel hi-fi.

Bruno Lecigne, qui plaide pour une BD de création, ne peut que s'alarmer d'un tel conformisme : «Il y en a de moins en moins pour tous les goûts. Les auteurs exigeants et difficiles avaient plus de chances de pouvoir publier en 75 qu'en 85.» Que dire alors des femmes ?... Jeanne Puchol confirme : «C'est un appauvrissement généralisé et un formidable retour en arrière. La violence et le sexe dispensent d'écrire une histoire. Quand on en écrit une, c'est pour revenir un mythe du héros, à un univers qui exclut le quotidien et magnifie les vieilles valeurs. Il faut faire rêver les gens. C'est typique des périodes de crise.»

Et sexisme généralisé

Le manifeste a eu un écho immédiat chez beaucoup d'auteurs et de critiques. Jeanne Puchol regrette seulement qu'il n'ait été signé que par des femmes et notamment des femmes qui, à l'exception de Montellier, ont une situation un peu particulière dans la BD, puisqu'elles ont peu publié. Il a d'ailleurs été facile à certains, qui se sentaient directement visés par le manifeste, de l'attribuer à des «nanas pas marrantes et aigries qui n'arrivent pas à vendre»... formule par laquelle Jeanne Puchol résume la réaction d'un journal comme *CHIC* (voir encart). Les réactions négatives n'ont pas volé haut, d'ailleurs : accusations raillantes ces «puritaines» ou ces «féministes attardées,» le discours change peu. Comme elles ont eu le soutien du critique Bruno Lecigne,

dans *Le Monde*, on s'en est pris bien sûr aux intellectuels et à tous ceux qui «prennent la BD au sérieux», alléguant que ce n'est là qu'un instrument de pur divertissement et, bien sûr, parfaitement innocent... «Un discours adolescent et acnéux, qui infantilise la BD», me confie Puchol, mais dont la véhémence a réjoui les signataires du manifeste, car il a brisé pendant quelque temps la loi du silence et de la bonne conscience.

«Vendre de la fesse»

Car ce qui se passe dans la BD est à l'image de ce qui se passe ailleurs dans la société française. Sur les murs de Paris, *Penthouse* s'affiche : «La censure, c'est la trouille. À bas les trouillards.» Tous les samedis soirs à la télé, à l'heure du souper, strip-tease et ce, dans une émission très populaire qui n'a pas la réputation d'être idiote. Partout dans les kiosques à journaux, «on vend de la fesse», dans le

silence général ou l'approbation bienveillante. On est libre, non ? Et Mme Roudy n'a qu'à bien se tenir avec son projet de loi antisexiste (qui n'a toujours pas été adopté). Et puis, où sont les féministes qu'on s'attendrait à entendre protester ? À Paris, pour le 8 mars, il n'y a pas eu la moindre petite manifestation. Ah pardon ! Au ministère des Droits de la femme, on a produit et fait circuler pour ce jour-là une série de boîtes d'allumettes... ✕

Chantal Montellier... et ses crocodiles



Chantal Montellier, l'une des signataires du manifeste, illustre ainsi, pour «Le Monde» son propos

«Une poignée de féministes attardées»?

Ici et là, dans *Le Monde*, un journal connu pour son humour, une poignée de critiques et de féministes attardées enfoncent joyeusement les portes ouvertes et dénoncent le «retour au sexisme», «au poujadisme», «à l'attrape-con», etc.

Ces bonnes âmes s'indignent de ce que les revues de BD consacrent plus de pages à ce qui fait vendre qu'à leurs propres oeuvres. Mais oui, elles, elles font de l'Art... un truc rompu à l'usage, qui dure une vie, parfois plus...

Pour ces doctes esprits, le remède est simple : se laisser pousser des poils aux pattes et remonter les caleçons ! Plus bas, un aimable spécialiste souligne que dans la BD, «il y a du bon et du mauvais» et que le commercial prend le pas sur la créativité. Discours tout à fait neuf, comme on le voit.

Édito paru dans CHIC, no 8, 1985, revue de bandes dessinées en France.

Il y a indéniablement un «style» Montellier. Au départ, une démarche exigeante tant sur le plan artistique (elle a appris et enseigné la peinture et ça se voit) que sur le plan du contenu (ses histoires ont toujours une dimension sociale, sans doute parce qu'elle provient d'un milieu ouvrier, et qu'elle a eu «une expérience sociale personnelle très dure»). Son dessin, étrangement statique, présente notre société sous un jour concentrationnaire : des hommes et des femmes en butte aux multiples formes de l'oppression, le totalitarisme (*Wonder City*), l'enfermement psychiatrique (*Les rêves du fou*), le viol (*Odile et les crocodiles*), etc. Dans ce monde froid, sans pitié, où les crocodiles de tout acabit font régner la terreur, des personnages tentent, parfois désespérément, d'affirmer leur liberté.

Grande, mince, les cheveux courts, un mélange de force et de vulnérabilité, Chantal Montellier ressemble un peu à ses personnages. Comme eux, elle apparaît solitaire et lucide.

HL : Comment vous est venue l'idée de ce manifeste ?

CM : C'est à la suite d'une discussion avec Nicole Claveloux, une autre auteure de BD. Nous avons réagi de la même manière aux politiques d'édition de journaux comme *l'Écho des Savanes*, *Charlie Mensuel* ou *Pilote*. Mais on ne s'est pas contentées d'une impression générale. On a été y voir de près. On a fait une sorte d'état des lieux, c'est-à-dire qu'on a acheté toutes les revues de BD présentes en librairie et on a constaté que le mot d'ordre général, c'était : «Porno, rétro, facho». Quoi qu'on raconte, les femmes sont exhibées, dénudées. C'est comme si on imaginait une pièce de théâtre où tous les personnages féminins seraient nus ; ça semblerait ab-



Photo : Dihyon

Chantal Montellier

surde... Ce qui est grave, c'est que ces BD développent un mépris de la femme, la gadgétisent. Elles ne sont plus actrices, porteuses d'une histoire. Elles sont le repos du guerrier, des esclaves sexuelles analphabètes.

HL : Ça n'a pas toujours été un peu le cas ?

CM : Si, mais de manière moins systématique.

HL : Pour se défendre, les revues parlent de dérision, un art très pratiqué en France. On vous reproche de manquer d'humour, de ne pas voir qu'il faut prendre ces BD «à un deuxième niveau»...

CM : Le «deuxième niveau» a bon dos dans cette affaire. Je ne crois pas à un deuxième niveau pour la plupart des auteurs qui publient dans ces journaux-là. C'est un argument des marchands pour se dédouaner. Ceci dit, je ne suis pas contre la dérision mais ça dépend laquelle. Tant qu'il y a un minimum de tendresse à l'égard des gens... En ce moment, la dérision va dans le sens du mépris. C'est une orientation de la BD qui me gêne et que je trouve dangereuse.

HL : Comment avez-vous commencé à faire de la bande dessinée ?

CM : Au début, c'était un moyen de survivre, de gagner suffisamment ma vie pour pouvoir continuer à peindre. Je n'aimais pas ça, la BD, et de plus j'étais vraiment une analphabète. Je n'avais aucun outil ; je me lançais toute nue, en faisant une BD plutôt politique, une BD d'intervention. Ce qui m'intéressait, c'était de faire passer une révolte, une rage, une indignation, plutôt que de faire de «jolis dessins». Mais on ne peut pas «instrumentaliser» la BD comme ça. Je me suis donc intéressée au dessin, en cherchant mes modèles le plus loin possible de la BD traditionnelle, du côté de ceux qui inventaient des formes (Crépax, Tardi, Munoz et Sampayo). Je me suis aperçue avec eux que tout était possible, que la BD peut être de la création à tous les niveaux, que c'est un travail d'auteur et pas du tout de fabricant.

HL : Vos héroïnes sont très particulières, si on les compare à la majorité des héroïnes de BD. Pour commencer, elles ne sont pas toujours identifiables en tant que femmes...

CM : Vous voulez dire qu'elles n'ont pas de gros seins ?

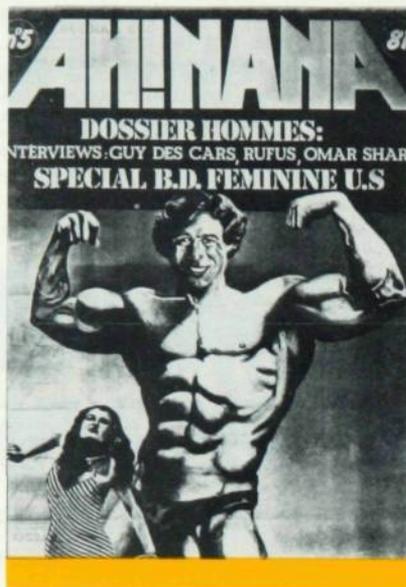
HL : Elles n'ont aucun des attributs traditionnels de la femme dans la BD.

CM : Elles les ont, mais pas de manière ostentatoire. Il y a chez moi une vision très concentrationnaire et paranoïaque de la société. Les hommes aussi sont castrés... Parmi les femmes que je montre, il y en a qui sont castrées, mutilées, coupées d'elles-mêmes et de leur histoire ; mais il y en a d'autres qui le sont moins. Et toutes ont en commun la quête de l'identité et de l'autonomie. Ces femmes essaient de produire leur propre histoire et de la maîtriser, quelle qu'elle soit, quel que soit le degré du handicap.

HL : Cet univers concentrationnaire, c'est un futur possible ?

CM : C'est un présent, dans le quotidien. Je suis persuadée qu'il y a des gens qui vivent la société telle qu'elle est comme quelque chose de très violent, de très destructeur.

HL : Odile par exemple, marquée définitivement par son viol...



CM : Pour moi, *Odile et les crocodiles*, c'est un peu la fin d'une période. Ce n'est pas un livre directement autobiographique mais c'est un livre que j'ai fait dans la souffrance parce qu'il m'a amenée à me confronter à certaines blessures et à certaines parties de mon histoire qu'il n'était pas facile de regarder en face... Je sors d'une période cauchemardesque où j'étais très ligotée par certaines choses que j'avais vécues. De les dire m'a aidée à m'en libérer.

HL : Comment expliquez-vous qu'il y ait si peu de femmes dans la BD, comme auteures, j'entends ?

CM : C'est un monde d'hommes. Les femmes y sont cruellement absentes. Quand on dit : «Il n'y a pas de femmes dans la BD», on vous répond : «Mais si, regardez, il y a Bretecher !» Seulement, Bretecher c'est un peu l'arbre qui cache la forêt et dans ce cas, ça cache un grand vide. L'univers de la BD est très masculin, il véhicule des fantasmes masculins et les femmes, lectrices ou auteures, s'y retrouvent difficilement.

Il y a eu une tentative pour créer un journal de BD fait entièrement par des femmes et soulevant des problèmes de femmes : *Ah ! Nana*. Il y a eu neuf numéros entre 1976 et 1978, avec la collaboration de dessinatrices américaines, belges, etc. À cette occasion, des talents ont pu émerger. Nicole Claveloux, par exemple, a pu commencer à produire de la BD pour adulte grâce à *Ah ! Nana*. Moi aussi, c'est grâce à *Ah ! Nana* que j'ai pu envisager la BD comme un moyen d'expression authentique. Mais la revue a disparu en 1978, à la suite d'une interdiction à la vente aux mineurs.

HL : Avez-vous eu des réactions de lectrices ou de lecteurs à la suite du manifeste ?

CM : J'ai reçu pas mal de courrier, surtout de lectrices, qui me disaient aimer la BD mais avoir décroché depuis quelque temps à cause de son orientation sexiste.

HL : Que pensez-vous des accusations de puritanisme qu'on a portées contre vous ?

CM : Ce sont des réactions hypocrites. Les gens qui dénoncent le manifeste sous cet angle font sciemment un détournement de texte. Ce qu'on dénonce, ce n'est pas la pornographie, c'est qu'il n'y ait plus que ça. C'est un véritable monopole ! C'est le fait que pour publier aujourd'hui, il faille être sexiste ou raciste. Si on véhicule d'autres valeurs, on a toutes les chances de ne pas se faire publier. On nous oppose comme argument que le cinéma porno n'a jamais tué le cinéma ; mais que je sache, on n'a jamais demandé à Godard de mettre du cul dans ses films pour qu'il puisse les réaliser !

HL : Est-ce qu'on vous a déjà refusé des planches ? Et pour quelles raisons ?

CM : Les vraies raisons, on ne vous les donne jamais. À la revue *À suivre*, on m'a dit un jour : «Tes BD soixante-huitardes, ça suffit. Soit tu changes de contenu, soit tu renonces à publier chez nous». Alors voilà, je ne publie plus dans *À suivre*...

HL : Selon vous, cette régression n'est-elle qu'une question de mode ?

CM : Je crois que la régression dans le domaine de la création est due, entre autres choses, à la crise que l'on traverse. Le fait que la gauche ne soit plus porteuse d'un quelconque espoir de changement n'aide pas à défendre certaines idées. Le terrain idéologique est libre et c'est la marchandise qui triomphe. Il y a une crise aussi chez les intellectuels ; peu d'entre eux défendent les idées de gauche. Les intellectuels sont aujourd'hui très silencieux. On se retrouve très seule.

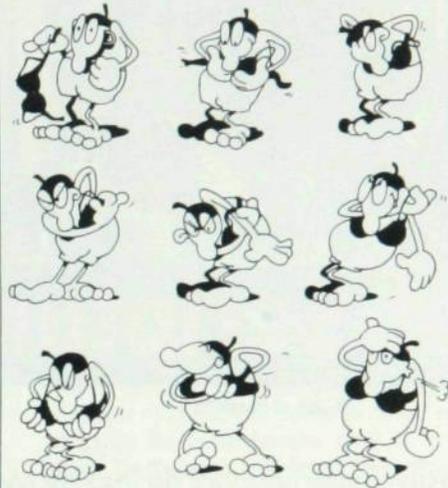
HL : Est-ce que vous avez néanmoins senti une certaine solidarité depuis la publication du manifeste ?

CM : J'avoue que j'ai été un peu déçue. J'espérais que grâce à cet appel un petit noyau se créerait, de gens un peu solidaires. Ça se fera peut-être ; mais c'est vraiment très dur. La plupart des dessinateurs sont plutôt d'accord, mais ça reste un accord formel. Pour pouvoir inverser la tendance, il faudrait aussi avoir les moyens financiers de produire d'autres BD. Pour l'instant, tout ce qu'on peut faire, c'est riposter, créer une sorte de pôle de résistance. ✕

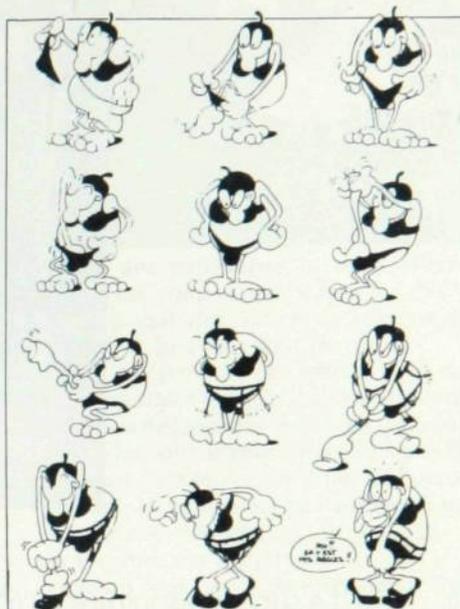
HÉLÈNE LAZAR est journaliste à la pige et vit présentement en France.

Nicole, Jeanne et quelques autres...

MICKSON travesti



Florence Cestac



Il n'y a pas que Bretecher qui soit une femme qui fasse de la BD en France. Il y en a quelques autres, fort peu à vrai dire. J'en ai compté six : Chantal Montellier, Nicole Claveloux, Jeanne Puchol, Florence Cestac (les quatre signataires du manifeste), Annie Goetzinger et Catherine Beaunez.

Nicole Claveloux a produit des albums dont tout le monde reconnaît la qualité : *La main verte* et *Morte saison* (Éd. Humanoïdes associés). Son univers n'a rien à voir avec celui de Montellier : style faussement naïf, fantaisie proche du rêve ou d'un cauchemar qui se couvrirait de belles couleurs. Ce travail a été interrompu puisque Nicole Claveloux n'a plus trouvé d'éditeur. Elle est retournée, selon les mots de Chantal Montellier, « dans des espaces davantage autorisés

aux femmes, la BD pour enfants et l'illustration ».

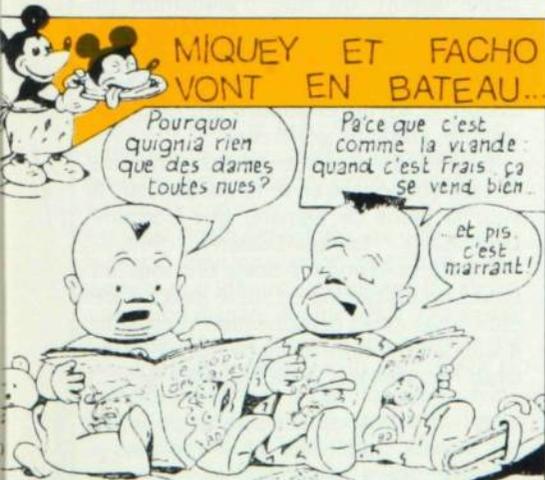
Jeanne Puchol a produit, il y a deux ans, un album chez Futuropolis : *Ringard!* Depuis, elle a un deuxième album prêt mais personne pour l'éditer. Son univers fantaisiste, poétique – et ce, malgré un dessin assez réaliste – semble dérouter les rédacteurs en chef dont l'un lui a dit, en s'avouant perplexe, qu'il « trouvait ça très féminin »...

Florence Cestac est un cas particulier. Auteure de trois albums pleins d'humour mettant en scène un personnage désopilant, Harry Mickson, elle est aussi et surtout cofondatrice des éditions Futuropolis, une petite maison qui continue à privilégier la création contre vents et marées, grâce à une indépendance financière totale et à « l'autoproduction ». Pas de problème d'édition pour Florence Cestac, puisqu'elle s'autoédite...

Catherine Beaunez (*Mes partouzes*, Éd. Glénat) est une nouvelle venue. Son premier album a connu un succès appréciable. Est-ce grâce à son titre accrocheur, vaguement opportuniste ? Pas seulement. Cette jeune dessinatrice, qui est déjà venue plusieurs fois au Québec, a choisi de dévoiler les fantasmes d'une femme « en manque » d'homme et les contradictions dans lesquelles plusieurs d'entre nous se débattent. Ses dessins

satiriques, très influencés par Bretecher, Reiser et Wolinski, sont d'un intérêt inégal, mais ils abordent enfin, et d'une manière drôle, les faces souvent cachées de la sexualité féminine.

Annie Goetzinger enfin se démarque un peu des autres car elle travaille avec le scénariste Pierre Christin. Une collaboration fructueuse, si l'on en croit le succès de leur dernier album, *La voyageuse de la Petite ceinture* (Éd. Dargaud). Le sujet et le personnage sont très actuels : une jeune immigrée vivant en marge de Paris et de la société erre sur une voie de chemin de fer abandonnée, qui ceinture la capitale. Mais la révolte de la jeune fille détonne par rapport à un dessin plutôt conventionnel et très mode, qui ne nous épargne pas certains stéréotypes de l'héroïne féminine dans la BD. H.L.



Nicole Claveloux



Chantal Montellier

BOUQUINEZ À L'AISE À

AGENCE DU LIVRE

1246 rue St-Denis Montréal
Tél.: 844-6896